



GARY D. SCHMIDT

La GUERRE des MERCREDIS



Le livre

S'il y a un élève du collège que Mme Baker, la prof d'anglais, ne peut pas voir en peinture, c'est bien Holling Hoodhood. Chaque mercredi, alors que la classe de cinquième est dispensée de cours pour se rendre à la synagogue ou au catéchisme, Holling Hoodhood, qui n'est ni juif ni catholique, est condamné à rester avec Mme Baker. Elle le lui fait payer. Cela fait plusieurs mercredis qu'il nettoie les tableaux, dépoussière les effaceurs, dégrasse les fenêtres. Et voilà que Mme Baker s'est mis en tête de lui faire lire du Shakespeare! Pendant que Holling Hoodhood découvre *La Tempête*, l'histoire des États-Unis suit son cours. Nous sommes en 1968, et l'Amérique s'apprête à vivre l'une des années les plus violentes de son histoire...

L'auteur

Gary D. Schmidt est professeur d'anglais dans le Michigan et père de six enfants. Il a écrit une dizaine de livres pour la jeunesse, récompensés outre-Atlantique et en France par de nombreux prix. Dans *La guerre des mercredis*, il a voulu mêler les genres, faire de son histoire de collégien dans les années soixante un roman initiatique et une fresque historique des États-Unis en 1968.

Gary D. Schmidt

La GUERRE des MERCREDIS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Caroline Guillemint

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À Sally Bulthuis et Camille De Boer

*À toutes les nobles âmes de Pooh's Corner
qui rapprochent les enfants et les livres
avec grâce, sagesse et amour*

Septembre

De tous les élèves qui fréquentaient la classe de cinquième du collège Camillo, Mme Baker en détestait un par-dessus tout.

Moi.

Entre nous, je n'avais rien fait pour mériter ça.

Si Mme Baker avait détesté Doug Swieteck, on aurait pu trouver ça normal.

Un jour, Doug Swieteck s'est ingénié à répertorier 410 façons de se faire détester par un professeur. La liste commençait par « Vaporiser du désodorisant dans les tiroirs de son bureau » et ça devenait pire au fur et à mesure. Véridique. Je crois qu'on frôlait le délit à partir du n° 167. Vous ne voulez pas savoir à quoi correspondait le n° 400, et vous voulez encore moins savoir à quoi correspondait le n° 410. Mais voilà ce que je peux vous dire : c'était le genre de

choses à conduire les élèves tout droit en maison de correction pour mineurs tout au nord de l'État de New York, tellement loin qu'on n'entendrait plus jamais parler d'eux.

L'année dernière, Doug Swieteck testa le n° 6 sur Mme Sidman. Il était question de chewing-gum Wrigley, de fontaine à eau (située à l'extérieur de la salle des profs) et de teinture pour cheveux «Fruits de Polynésie» qu'elle utilisait. L'opération marcha comme sur des roulettes, et le visage de Mme Sidman se retrouva constellé de dégoulinures couleur mangue durant le reste de la journée, le jour d'après et encore le jour suivant jusqu'au – j'imagine – renouvellement de ses cellules cutanées.

Doug Swieteck fut renvoyé deux semaines entières. Juste avant son exclusion, il annonça qu'il essaierait le n° 166 l'année prochaine, histoire de voir combien de temps ça lui vaudrait.

La veille de son retour, le principal du collège déclara durant le rituel* du matin que Mme Sidman avait accepté une «réaffectation

* Chaque matin, aux États-Unis, le début de cours est dédié à l'écoute de l'annonce précédé du *Pledge of Allegiance*, serment d'allégeance au drapeau américain.

volontaire au sein du bureau administratif». Nous étions tous censés la féliciter pour son nouveau poste. Mais nous eûmes du mal à le faire, car elle ne pointa pratiquement jamais le bout de son nez hors du bureau administratif. La plupart du temps, elle se tenait à la bonne distance de nous, même quand elle devait surveiller la récréation. Dès que nous nous approchions, elle dégainait un chapeau de pluie en plastique qu'elle se vissait sur la tête.

C'est dur de féliciter quelqu'un qui dissimule ses cheveux couleur «Fruits de Polynésie» sous un chapeau de pluie en plastique.

Vous voyez? C'est ça le genre de trucs qui font que les professeurs vous détestent.

Mais une chose est sûre, je ne me suis jamais rendu coupable d'aucun de ces trucs. Jamais. Je me suis même tenu le plus possible à l'écart de Doug Swieteck. Ainsi, s'il lui venait l'envie de tester le n° 166 sur quelqu'un, personne ne pouvait m'accuser d'avoir été à ses côtés.

Mais ça ne faisait rien. Mme Baker me détestait. Elle me détestait bien plus que Mme Sidman ne détestait Doug Swieteck.

Je l'ai su dès le lundi, jour de la rentrée en cinquième, quand Mme Baker a fait l'appel – ce qui

permettait non seulement de connaître la liste des élèves de votre classe, mais aussi de savoir où chacun habitait. Si votre nom de famille se terminait par «berg», «zog» ou «stein», vous résidiez au nord. S'il s'achevait par «elli», «ini» ou «o», vous habitiez au sud. Lee Avenue était juste au milieu, alors il suffisait de sortir du collège Camillo, de suivre Lee Avenue, de traverser Main Street, de dépasser le drugstore MacClean's, le Paradis de la boulangerie Goldman et le magasin Five & Ten-Cent, puis de traverser un autre pâté de maisons, de longer la bibliothèque municipale et de parcourir encore un bloc d'habitations, pour arriver pile chez moi. Selon mon père, notre maison était en plein milieu de la ville. Ni dans le quartier nord ni dans le quartier sud. Juste entre les deux. «C'est la Maison parfaite», disait-il.

Mais, parfaite ou pas, c'était compliqué de vivre au milieu. Le samedi matin, tous les gens qui habitaient au nord se rendaient à la synagogue Beth-El. En fin d'après-midi, tous les gens qui habitaient au sud se rassemblaient devant Saint-Adelbert – cette église moderne avait décidé qu'il était inutile de demander aux paroissiens de se lever aux aurores. Mais le dimanche – de bon matin –, ma famille

allait, pour sa part, à l'office de l'église presbytérienne Saint-Andrew écouter le pasteur McClellan, qui était assez vieux pour avoir connu Moïse. Ce qui voulait dire que le dimanche après-midi était le seul moment du week-end pour jouer au base-ball avec des équipes au complet.

Jusque-là, j'avais pourtant échappé au pire. Mais l'été dernier, Ben Cummings avait déménagé dans le Connecticut pour que son père puisse travailler dans la ville de Groton –, tandis que Ian MacAlister s'était installé à Biloxi pour que son père puisse devenir aumônier au lieu d'être pasteur de l'église Saint-Andrew. C'est comme ça que l'on s'est retrouvés avec le pasteur McClellan qui aurait pu également faire passer le prophète Isaïe pour un ami proche.

Ma condition de presbytérien m'a alors valu le pire. Notamment le mercredi après-midi quand, à 13 h 45 précises, la moitié de la classe allait à l'école hébraïque de la synagogue Beth-El et que, à 13 h 55, l'autre moitié se rendait au catéchisme de l'église Saint-Adelbert. Tout cela laissait en plan les membres de l'église presbytérienne qui, de trois, passèrent à un.

Moi.

Mme Baker devait s'en douter lorsqu'elle a

prononcé mon nom pendant l'appel. Sa voix vibrait, comme s'il y avait un code secret caché derrière les sons.

– Holling Hoodhood, a-t-elle dit.

– Présent! ai-je répondu en levant la main.

– Hoodhood.

– Oui.

Mme Baker s'est assise sur un coin de son bureau. Une telle posture aurait dû me mettre la puce à l'oreille, car les professeurs ne sont pas censés s'asseoir sur le coin de leurs bureaux, le jour de la rentrée des classes. C'est la règle.

– Hoodhood, a-t-elle répété calmement.

Elle a marqué un temps de réflexion.

– Est-ce que votre famille va à la synagogue Beth-El? a-t-elle demandé.

J'ai fait non de la tête.

– Alors vous allez à Saint-Adelbert, hein? a-t-elle ajouté avec une lueur d'espoir.

J'ai continué à faire non de la tête.

– Donc, le mercredi après-midi, vous ne fréquentez ni l'école hébraïque ni le catéchisme?

J'ai hoché la tête.

– Vous êtes donc avec moi.

– J'imagine, j'ai répondu.

Mme Baker m'a regardé, l'air concentré. Je crois bien qu'elle a roulé les yeux.

– Puisque l'usage tronqué d'«imaginer» sans complément est un crime contre le langage, vous souhaiteriez peut-être utiliser une phrase complète pour éviter toute forme de poursuites. Quelque chose du genre: «J'imagine que les mercredis après-midi seront occupés après tout.»

C'est à cet instant précis que j'ai su qu'elle me détestait. Son visage a pris une drôle d'expression, comme si le soleil s'était éteint et qu'il ne fallait pas s'attendre à le voir réapparaître avant juin prochain.

J'ai dû avoir la même expression, vu que je me sentais dans l'état que l'on éprouve juste avant de vomir: quand on transpire et qu'on a froid en même temps, avec l'estomac qui fait des trucs qu'il n'est pas supposé faire, et l'espoir – oh, le secret espoir! – que l'omelette jambon-fromage-brocoli que votre mère a préparée pour votre premier jour de classe soit des céréales Cheerios – votre souhait le plus cher – parce que c'est beaucoup plus facile à dégomber et pas jaune.

Si Mme Baker a eu comme moi une envie de vomir, elle s'est bien gardée de l'exprimer. Elle a parcouru la liste des élèves.

– Mai Thi Huong, a-t-elle dit.

Elle a levé les yeux pour repérer la main levée de Mai Thi et a hoché la tête. Mais avant de continuer l'appel, elle m'a lancé un regard, et cette fois elle a vraiment roulé les yeux. Elle s'est replongée dans sa liste.

– Daniel Hupfer, a-t-elle dit.

Elle a levé les yeux en direction de la main levée de Danny, puis s'est tournée pour me regarder de nouveau.

– Meryl Lee Kowalski, a-t-elle dit.

Elle a localisé la main de Meryl Lee et m'a regardé de nouveau. Elle a répété son manège chaque fois qu'elle redressait la tête pour voir la main de la personne qu'elle nommait. Elle me surveillait parce qu'elle ne pouvait pas m'encadrer.

Cet après-midi-là, je suis rentré sans me presser dans ma « Maison parfaite ». Sans même lever le nez, j'arrivais à identifier le moment où je me rapprochais de mon domicile, car le trottoir n'offrait pas le même aspect. D'un seul coup, le dallage était d'une blancheur parfaite, sans présenter la moindre éraflure. Véridique. C'était la même chose avec les dalles de l'allée qui menait à la Maison parfaite, les-

quelles étaient bordées de massifs d'azalées parfaitement assortis, taillés à la même hauteur et ponctués de fleurs alternativement roses et blanches. Les dalles et les azalées s'arrêtaient pile devant un perron parfait – trois marches, comme n'importe quel perron de la rue –, et vous vous retrouviez devant une maison de type colonial à deux étages, avec deux fenêtres de chaque côté et deux lucarnes au premier étage. La maison ressemblait à n'importe quelle bâtisse de la rue, mais en plus soignée parce que mon père la repeignait parfaitement en blanc tous les deux ans, sans toucher aux volets en faux aluminium noir et à la porte grillagée qui brillait comme il se doit et qui ne grinçait jamais quand on l'ouvrait.

Une fois arrivé à l'intérieur, j'ai laissé tomber mes livres sur les marches de l'escalier.

– Maman ?

J'ai eu l'idée d'aller me chercher quelque chose à grignoter. Une barre de Twinkie, pourquoi pas, suivie d'un chocolat au lait avec plus de chocolat que de lait. Et un deuxième Twinkie pour compléter. Ingurgiter une telle quantité de sucre devrait permettre à mon avis d'élaborer une stratégie sur la façon de supporter Mme Baker pendant neuf mois. Soit ça, soit je me désintéressais de la question.

– Maman ? ai-je répété.

Je suis passé devant le Salon parfait où personne ne s'était jamais installé, car les coussins des sièges étaient, sans exception, recouverts d'un épais plastique transparent. C'était tellement parfait qu'on pouvait entrer dans la pièce et se dire que tout était à vendre. Le tapis ? On avait l'impression que personne n'avait jamais posé les pieds dessus – ce qui était pratiquement le cas. Le piano près de la fenêtre ? C'était à se demander si quelqu'un ne s'en était jamais servi – ce qui était d'ailleurs le cas, car aucun d'entre nous ne savait en jouer. Mais même si personne ne s'était jamais aventuré dans la pièce en faisant tinter sa clé, n'avait jamais reniflé les fleurs tropicales artificielles ou arrangé sa cravate dans le miroir rutilant, il y avait de quoi être impressionné par la vie parfaite d'un architecte de chez Hoodhood & Associés.

Ma mère était dans la cuisine, la fenêtre grande ouverte, en train d'aérer la pièce et d'écraser une cigarette puisque je n'étais pas censé savoir qu'elle fumait, et quand bien même je l'aurais su, je n'étais pas censé faire de commentaire et encore moins le dire à mon père.

Une idée m'est venue à l'esprit à ce moment-là, et ce avant même le Twinkie.

Il me fallait un allié dans la guerre engagée contre Mme Baker.

– Alors, cette première journée? a demandé ma mère.

– Maman. Mme Baker ne peut pas m’encadrer.

– Bien sûr que Mme Baker peut t’encadrer!

Ma mère a cessé d’éventer l’air et a fermé la fenêtre.

– Non, je t’assure.

– Mais Mme Baker te connaît à peine.

– Maman, c’est pas comme si t’avais besoin de bien connaître quelqu’un pour ne pas l’encadrer. Tu crois vraiment que les gens s’assoient et se lancent dans un long débat avant de décider si Untel leur sort ou non par les yeux? C’est juste comme ça. Et Mme Baker ne peut pas m’encadrer.

– Je suis sûre que Mme Baker est quelqu’un de bien et qu’elle n’a certainement rien contre toi.

Comment les parents en arrivent-ils à formuler des trucs pareils? J’imagine qu’un gène se déclenche au moment de la naissance du premier enfant, et ce genre de propos commence subitement à sortir de leur bouche. Ils ne se rendent pas compte que vous parlez bien la même langue et qu’ils devraient être en mesure de comprendre ce que vous dites. Au lieu

de ça, vous comptez sur leur aide, et voilà le genre de couplet qu'ils vous servent.

À mon avis, c'est plus fort qu'eux.

Juste après le dîner, j'ai filé dans le bureau chercher un nouvel allié.

– Papa, Mme Baker ne peut pas m'encadrer.

– Tu ne vois pas que la télévision est allumée et que je suis en train de regarder le journal de Walter Cronkite?

Nous avons écouté le reportage de Walter Cronkite qui faisait le point sur le nombre actuel de victimes au Vietnam, sur l'extension de la guerre aérienne et l'envoi de deux nouvelles brigades de la 101^e Division aéroportée, avant que la chaîne CBS diffuse une publicité.

– Papa, Mme Baker ne peut pas m'encadrer.

– Qu'est-ce que tu as fait?

– J'ai rien fait. C'est juste qu'elle ne peut pas m'encadrer.

– En général, les gens ne peuvent pas encadrer quelqu'un quand cette personne leur a fait quelque chose. Donc, qu'est-ce que tu lui as fait?

– Rien.

– Tu parles bien de Betty Baker, hein?

– J’imagine.

– Betty Baker de la famille Baker...

Vous voyez ce que je disais sur l’histoire des gènes? Les parents sont complètement à côté de la plaque quand vous leur racontez un truc.

– J’imagine qu’elle est de la famille Baker, ai-je dit.

– La famille Baker qui possède la chaîne de magasins de sport Baker.

– Papa, elle ne peut pas m’encadrer.

– La chaîne de magasins de sport Baker qui est sur le point de choisir un architecte pour son nouveau bâtiment et qui a retenu Hoodhood & Associés dans ses trois premiers choix.

– Papa...

– Alors, Holling, qu’est-ce que tu as fait pour que Mme Baker ne puisse pas t’encadrer, ce qui aura pour effet que d’autres membres de la famille Baker haïront le nom de Hoodhood, que les magasins de sport Baker sélectionneront un autre architecte, que Hoodhood & Associés perdra le projet, que cela nous conduira tout droit à la faillite, que plusieurs organismes de prêt locaux nous enverront leurs agents qui viendront agiter des documents truffés de termes juridiques devant notre perron – rien de bon, crois-moi –, ce qui signifiera que tu ne reprendras

pas le flambeau de Hoodhood & Associés lorsque je voudrai prendre ma retraite ?

Même s'il ne restait plus grand-chose de l'omelette jambon-fromage-brocoli, j'ai eu tout à coup envie de vomir.

– J'imagine que ce n'est pas si grave, ai-je dit.

– Fais en sorte que ça reste comme ça, a-t-il répondu.

Ce n'était pas tout à fait le genre d'allié que j'espérais.

Restait donc ma sœur. Demander à sa sœur aînée d'être son alliée, c'est comme demander de l'aide aux manchots de la banquise.

J'ai quand même frappé à sa porte. Assez fort, car elle écoutait les Monkees.

Elle a ouvert, puis est restée là, les mains sur les hanches. Son rouge à lèvres avait la couleur d'un camion de pompiers neuf.

– Mme Baker ne peut pas m'encadrer, lui ai-je dit.

– Moi non plus, a-t-elle répondu.

– J'apprécierai un peu d'aide de ta part.

– Demande à maman.

– Elle dit que Mme Baker n'a rien contre moi.

– Demande à papa.

Silence – façon de parler, compte tenu du fond sonore.

– Oh! a-t-elle lancé. Ça pourrait perturber une transaction commerciale, c'est ça? Il ne va donc pas aider le Fils Qui Va Hériter de Hoodhood & Associés.

– Qu'est-ce que je peux faire?

– Si j'étais toi, j'irai m'installer en Californie.

– T'as rien d'autre à me proposer?

Elle s'est appuyée contre sa porte.

– Mme Baker ne peut pas t'encadrer, hein?

J'ai hoché la tête.

– Eh bien, Holling, cesse donc de faire ta poule mouillée.

Sur quoi, elle a fermé sa porte.

Ce soir-là, j'ai relu *L'Île au trésor* de Robert Louis Stevenson. Sans vouloir me vanter, j'avais déjà dévoré ce livre quatre fois, de même que j'avais lu deux fois *Enlevé!* et *La Flèche noire*. J'avais même lu *Ivanhoé* de Walter Scott jusqu'à la moitié avant d'abandonner, parce que j'avais commencé *L'Appel de la forêt* de Jack London, qui était bien mieux.

J'ai sauté le passage où Jim Hawkins s'empare de l'*Hispaniola* et grimpe en haut du mât tandis qu'Israël Hands le poursuit, un poignard à la main.

Jim n'a pas l'air pourtant en si mauvaise posture puisqu'il a deux pistolets contre un simple poignard, et qu'Israël semble sur le point de déclarer forfait. Je suppose qu'à cet instant Israël ne peut pas encadrer Jim. Mais Jim sourit, car il sait qu'il l'a eu. C'est ça, ne pas être une poule mouillée.

Puis Israël Hands lance son poignard, et Jim ne doit sa survie qu'à la seule chance.

Mais moi je ne voulais pas miser que sur la chance.

Le mardi, Mme Baker ne m'a pas lâché des yeux de la journée, comme si elle souhaitait qu'il m'arrive quelque chose d'horrible – un peu à l'image de ce qu'Israël Hands souhaitait pour Jim Hawkins.

Tout a commencé dès le matin lorsque je l'ai surprise en train de me regarder, alors que je sortais du vestiaire et que je rejoignais mon pupitre.

Au fait, si vous vous demandiez pourquoi une classe de cinquième avait un vestiaire, ce n'était pas parce que nous n'étions pas assez grands pour avoir des casiers. C'était parce que le collège Camillo était une école élémentaire avant que la ville n'en construise une nouvelle et ne relie les deux établissements via le couloir des cuisines, faisant ainsi

de l'ancienne école élémentaire Camillo le nouveau collègue Camillo. En conséquence, toutes les salles du deuxième étage, où se trouvaient les cinquièmes, étaient équipées de vestiaires. On y rangeait nos affaires, même si on était en 1967 et que l'on aurait dû avoir un couloir de casiers comme dans n'importe quelle classe de cinquième du monde civilisé.

J'ai donc surpris Mme Baker qui me regardait, alors que je sortais du vestiaire et que je rejoignais mon pupitre. Elle s'est penchée en avant comme si elle cherchait quelque chose dans son bureau. C'était bizarre.

Mais juste avant de m'asseoir, une pensée m'a traversé l'esprit : Et si elle avait piégé mon pupitre comme l'aurait fait le capitaine Flint. Cela avait tout l'air d'une vision, le genre de choses dont parle parfois le pasteur McClellan : « Dieu vous envoie un message juste avant une catastrophe et, si vous l'écoutez, vous survivez. Mais si vous ne l'écoutez pas, vous mourez. »

J'ai examiné mon pupitre. Je n'ai vu aucune trace de fil piège, donc il n'y avait vraisemblablement pas d'explosifs. J'ai vérifié les vis. Elles étaient toutes en place, mon pupitre n'allait donc pas s'écrouler au moment où je m'assiérai.

À moins qu'il n'y ait quelque chose à l'intérieur. Quelque chose d'horrible. Quelque chose de vraiment atroce. Quelque chose qui datait du printemps dernier et du labo de biologie de la classe de quatrième.

J'ai regardé une nouvelle fois Mme Baker. Elle avait détourné les yeux et esquissait un demi-sourire figé. Véridique. Si ça, ce n'était pas de la culpabilité...

J'ai demandé alors à Meryl Lee Kowalski, qui était tombée amoureuse de moi dès qu'elle m'avait vu en classe de CE2 – je ne fais que répéter ce qu'elle m'avait avoué –, d'ouvrir mon pupitre.

– Comment ça? a-t-elle fait.

Il arrive que le véritable amour soit empreint de suspicion.

– Parce que.

– «Parce que», ça ne veut pas dire grand-chose...

– Parce qu'il pourrait y avoir une surprise.

– Pour qui?

– Pour toi.

– Pour moi?

– Pour toi.

Elle a soulevé le dessus du pupitre. Elle a regardé sous les manuels *Objectif Anglais*, *Objectif Mathématiques* et *Objectif Géographie*.

– Je ne vois rien, a-t-elle dit.

J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur.

– Peut-être que je me suis trompé.

– Peut-être que *je* me suis trompée, a dit Meryl Lee avant d'abattre bruyamment le dessus du pupitre. Oh, désolée! Je voulais juste attendre que tu mettes tes doigts là.

Entre nous, l'amour et la haine en classe de cinquième ne sont pas si éloignés.

Au moment du déjeuner, j'ai eu peur de sortir dans la cour, car je m'étais mis dans la tête que Mme Baker avait sans doute recruté un élève de quatrième pour m'infliger quelque chose d'horrible. Il y avait notamment le frère de Doug Swietek qui se servait déjà d'un rasoir. Il avait fréquenté trois commissariats dans deux États différents et passé une nuit en prison. Personne ne savait trop pourquoi, mais à mon avis il devait s'agir d'un truc en rapport avec le n° 390 ou peut-être même avec le n° 410! Doug Swietek racontait que, si son père n'avait pas soudoyé le juge, son frère se serait retrouvé dans le couloir de la mort.

Nous en étions tous persuadés.

– Pourquoi n'êtes-vous pas dans la cour? m'a demandé Mme Baker. Tout le monde y est.

J'ai brandi le manuel *Objectif Anglais*.

– Je crois que je vais rester lire ici, ai-je fait.

– Sortez, dit-elle, ses yeux luisant d'une intention criminelle.

– Je suis bien ici.

– Monsieur Hoodhood!

Elle s'est levée et a croisé les bras. Je me suis rendu compte que j'étais seul dans la salle, sans aucun témoin ni mât à escalader pour prendre la tangente.

Je suis donc sorti dans la cour.

J'ai conservé un périmètre d'environ trois mètres autour de moi et suis resté à portée de vue de Mme Sidman. J'ai même failli lui demander son chapeau de pluie. Qui sait ce qui peut s'avérer utile quand quelque chose d'affreux est à deux doigts de vous tomber dessus?

Puis, comme si l'effroyable jour du Jugement dernier et de la Catastrophe s'était abattu sur le collègue Camillo, j'ai entendu :

– Eh! Hoodhood!

C'était le frère de Doug Swieteck. Il a franchi mon périmètre.

J'ai fait trois pas pour me rapprocher de Mme Sidman. Elle s'est écartée, tout en agrippant son chapeau de pluie.

– Hoodhood, tu joues au foot? On a besoin d'un joueur de plus.

Doug Swieteck s'est avancé vers moi. Les poils de son torse dépassaient du col de son tee-shirt.

– Allez-y, a lancé de loin Mme Sidman, l'air arrangeante. Si vous ne jouez pas, quelqu'un restera sur la touche.

Si je ne joue pas, je vivrai un jour de plus, ai-je pensé.

– Alors Hoodhood, tu viens ou pas? a dit le frère de Doug Swieteck.

Qu'est-ce que je pouvais faire? Ça revenait à marcher vers son propre destin.

– Tu te mets là.

Il a pointé le doigt. Je le savais déjà.

– Tu joues défenseur, a-t-il dit.

Ça aussi, je le savais. Le destin a le chic de vous aviser de ce genre de choses.

– Moi je suis attaquant.

J'aurais pu le dire à sa place.

– Ça signifie que tu dois essayer de me contrer.

J'ai hoché la tête.

– Tu crois que t'y arriveras?

J'imagine que j'arriverai à te contrer, ai-je pensé.

J'imagine que j'y arriverai avec un véhicule blindé,

une armure de cinq centimètres d'épaisseur, trois mitrailleuses et un lance-grenades. Alors là, oui, j'imagine que j'y arriverai.

– Je peux essayer, ai-je répondu.

– Tu peux essayer.

Le frère de Doug Swieteck a ri.

J'aurais juré que si j'avais regardé dans mon dos j'aurais vu Mme Baker en train de m'espionner par la fenêtre de la salle de classe du deuxième étage et en train de rire, elle aussi.

Le truc bien avec le football, c'est que vous pouvez vous évertuer à courir dans toutes les directions sans jamais – oh non ! jamais – récupérer le ballon. Et s'il arrive que vous le touchiez, vous pouvez shooter dedans avant que quelqu'un ne s'approche de vous. Tel était mon plan. Le frère de Doug Swieteck n'allait même pas avoir l'occasion de s'approcher de moi, et comme ça, j'allais contrecarrer l'abominable plan de Mme Baker.

Mais le frère de Doug Swieteck avait de toute évidence reçu des instructions. Dès qu'il a attrapé le ballon, il a regardé autour de lui, avant de foncer dans ma direction. Il n'avait rien d'un attaquant normal qui, comme chacun sait, est censé éviter la défense adverse. Il s'est jeté sur moi et a laissé échap-

per un grognement comme s'il s'était transformé en une grosse motte de terre vivante qui serait restée à l'ère du jurassique, le tout en hurlant, en rugissant et en bavant, avec la nette intention de me réduire en purée.

J'imaginai qu'à cette idée Mme Baker, qui regardait la scène, en avait presque le vertige.

– Monte sur lui! a hurlé Danny Hupfer qui était notre gardien de but. Sur lui!

Sa voix déraillait: il devait sûrement imaginer la propulsion du ballon de football frappé par le frère de Doug Swieteck en direction des cages et se demander si son thorax avait de quoi encaisser le choc.

Je n'ai pas bougé d'un pouce.

Danny a continué à hurler. Je crois qu'il a crié: «Sur lui!» Je n'ai pas eu l'impression qu'il utilisait un véritable langage. Imaginez un son bourré de voyelles allant dans les aiguës, et vous aurez un aperçu de la situation.

De toute façon ses hurlements ne me faisaient ni chaud ni froid, car je n'avais aucunement l'intention de m'interposer. Il était hors de question que je m'interpose. Si le frère de Doug Swieteck marquait un but, eh bien, il marquait. Ce n'était qu'un jeu après tout.

J'ai fait un pas en direction de la ligne de touche, à l'opposé des buts.

Le frère de Doug Swieteck a fait un écart dans ma direction.

J'ai couru un peu pour me rapprocher encore plus de la ligne de touche.

Il a fait un nouvel écart vers moi.

Alors que Danny Hupfer s'égosillait avec ses voyelles et que le frère de Doug Swieteck grognait comme à l'ère du jurassique, j'ai senti ma vie se résumer à cette étape décisive – un peu comme un entonnoir qui aurait concentré toutes mes actions jusqu'à aujourd'hui – où tout prendrait fin.

C'est à cet instant que j'ai repensé à Jim Hawkins escaladant le flanc de l'*Hispanolia* pour s'emparer du navire, se débarrassant du Jolly Roger, le pavillon noir des pirates, s'asseyant sur les barres de perroquet et retenant Israël Hands.

Pas la moitié d'une poule mouillée.

J'ai levé les yeux vers la fenêtre de Mme Baker – elle n'était pas là, sans doute pour éviter d'être accusée de complicité –, puis j'ai foncé vers les buts et me suis retourné sans bouger. J'ai attendu que le frère de Doug Swieteck se pointe.

Un bien beau spectacle, ma foi.

J'ai tenu bon, tenu bon et tenu bon jusqu'à ce que les hurlements, les rugissements et les dégoulinures de bave soient à deux doigts de m'atteindre.

Puis j'ai fermé les yeux – rien ne vous oblige à regarder votre destin – et j'ai libéré la voie.

Presque.

J'ai laissé mon pied droit derrière.

Et le frère poilu de Doug Swieteck a trébuché dessus.

Soudain, tout est monté en volume: les hurlements, les rugissements et les dégoulinures de bave, ainsi que le sifflement du corps du frère de Doug Swieteck fonçant droit sur les buts, sans oublier les cris de Danny Hupfer et mon propre braillement, alors que j'étreignais mon pied écrabouillé. Puis on a entendu comme un bruit sourd contre le poteau de but qui, tout à coup, s'est plié autour de la tête du frère de Doug Swieteck.

Le calme régnait.

J'ai rouvert les yeux.

Le frère de Doug Swieteck se tenait debout, saisi de tremblements. Mme Sidman s'est précipitée – bien qu'on ne puisse pas appeler ça vraiment «se précipiter». C'était plutôt le pas traînant d'une personne en proie à la panique. Elle avait dû se

faire un film en imaginant les gros titres de presse du type: «Une cour de récréation mal surveillée.» Lorsqu'elle est arrivée à sa hauteur, le frère de Doug Swieteck a continué à trembloter. Il l'a regardée en louchant à moitié.

– Ça va? a demandé Mme Sidman en lui agrippant le bras.

Il a eu le temps de hocher la tête, avant de vomir sur elle.

Il avait mangé un sandwich à l'œuf et à la saucisse de foie au déjeuner. Personne n'a franchement envie de voir deux fois un sandwich à l'œuf et à la saucisse de foie.

Et le chapeau de pluie de Mme Sidman n'a été d'aucun secours.

Ainsi s'est achevée la partie de football, si ce n'est que Danny Hupfer – un Danny Hupfer extrêmement soulagé – a foncé sur moi et m'a donné une bourrade dans le dos en s'exclamant:

– Tu l'as drôlement massacré!

– Je n'avais pas l'intention de le massacrer.

– C'est ça. T'as vu quand il était en l'air? On aurait dit un missile.

– Je n'avais pas l'intention de le massacrer! ai-je braillé.

– De ma vie, je n’ai jamais vu quelqu’un se faire massacrer comme ça!

Doug Swieteck a accouru.

– T’as massacré mon frère!

– Je n’avais pas l’intention de massacrer ton frère.

– Tout le monde dit que t’as massacré mon frère. Je rêve de ça depuis le jour où je suis sorti du ventre de ma mère.

– On aurait dit un missile, a dit Danny.

J’ai regagné le collège en boitant. J’essayais de ne pas regarder Mme Sidman qui n’avait pas l’air contente: elle soutenait le frère de Doug Swieteck, qui tremblait, tout en essayant sans grand succès de faire quelque chose avec son chapeau de pluie. C’est ça, la saucisse de foie...

Meryl Lee m’attendait devant la porte.

– T’as massacré le frère de Doug Swieteck?

– Je n’avais pas l’intention de le massacrer.

– Alors tu peux m’expliquer comment il s’est retrouvé à faire un vol plané?

– Il a trébuché sur moi.

– Il a trébuché sur toi?

– Oui, il a trébuché sur moi.

– Tu l’as fait exprès?

– On peut dire ça.

– C'est pas de la triche, ça ?

– Il est trois fois plus grand que moi.

– Et donc, ça signifie que tu peux tricher et le faire passer pour un imbécile.

– Je n'ai pas cherché à le faire passer pour un imbécile.

– Oh ! Et tu n'as pas cherché à me faire passer pour une imbécile quand j'ai ouvert ton pupitre à la recherche d'une surprise débile qui n'était même pas là !

– Tu peux m'expliquer le rapport ?

– Il y a un rapport.

Meryl Lee s'est éloignée en marchant bruyamment.

Il y a des moments où elle a le chic pour me faire passer pour un double crétin.

« Il y a un rapport. » Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

Le visage de Mme Baker arborait un air pincé lorsque nous sommes retournés en classe – l'expression de la déception face à un complot d'assassinat avorté. Elle a gardé son air pincé pratiquement tout l'après-midi et a pris un air encore plus pincé quand le principal adjoint a déclaré que le frère de Doug Swieteck allait bien, mais qu'il reviendrait au

collège à l'issue de dix jours d'observation, et qu'on avait besoin d'un nouveau surveillant, le reste de la semaine.

Mme Baker m'a regardé.

Elle ne peut pas m'encadrer.

Nous avons passé l'après-midi en compagnie du manuel *Objectif Anglais* et nous nous sommes familiarisés avec la syntaxe des phrases, comme s'il y avait une raison particulière pour laquelle les gens de l'Occident avaient besoin de savoir faire ça. Mme Baker nous a appelés au tableau, l'un après l'autre, pour que nous nous exercions. Voici la phrase qu'elle a donnée à Meryl Lee :

Le ruisseau dévale la belle montagne.

Voici la phrase qu'elle a donnée à Danny Hupfer :

Il a envoyé le ballon rond dans les buts.

Voici la phrase qu'elle a donnée à Mai Thi :

La fille est rentrée chez elle.

Cette phrase courte utilisait environ un tiers du

vocabulaire de Mai Thi, sachant qu'elle n'était arrivée du Vietnam que depuis l'été.

Voici la phrase qu'elle a donnée à Doug Swieteck :

Je lis un livre.

Que sa phrase fût aussi courte relevait d'une autre raison, même si cette affirmation dans la bouche de Doug Swieteck constituait un pur mensonge.

Voici la phrase qu'elle m'a donnée :

*Ce que nous possédons ne nous est rien
Quand nous l'avons, mais, aussitôt perdu,
Le prix s'en multiplie, et nous trouvons
Toutes les qualités qui nous manquaient,
Quand nous le possédions*.*

Aucun locuteur natif anglais n'aurait été capable d'analyser la syntaxe de cette phrase. Le type, qui a écrit ça n'aurait pas pu le faire. Je suis resté figé devant le tableau, aussi désespéré que peut l'être un élève de cinquième.

* *Beaucoup de bruit pour rien*, de Shakespeare (acte IV, scène 1). Traduction d'André Markowicz (Actes Sud, Babel, 2003).

– Monsieur Hoodhood? a dit Mme Baker.

J'ai commencé à transpirer. Si Robert Louis Stevenson avait écrit une phrase de ce genre dans *L'Île au trésor*, personne n'aurait jamais lu son bouquin, pensai-je.

– Si vous aviez suivi mes instructions, vous auriez été capable de faire cet exercice.

Ça revenait en quelque sorte à dire que, pour peu qu'on sache appuyer sur un interrupteur, on était capable de fabriquer un réacteur atomique.

– Commencez par : « Quand nous l'avons », dit-elle, le sourire aux lèvres.

Elle avait toujours son air pincé, et si Long John Silver avait réussi à s'emparer du trésor du capitaine Flint, ses yeux auraient brillé de la même façon.

Mais la partie n'était pas encore finie.

Le haut-parleur a croassé et a piaillé tel un perroquet.

Une voix a prononcé mon nom.

Elle disait que je devais aller dans le bureau du principal.

Sauvé!

J'ai posé la craie et me suis tourné vers Mme Baker, un sourire de victoire sur les lèvres.

Mais j'ai vu qu'elle avait aussi un sourire de victoire sur les lèvres.

– Immédiatement, a dit la voix du haut-parleur.

J'ai eu un flash : c'était la police. Mme Baker m'avait dénoncé. Ça devait être la police. Ils étaient venus pour me traîner jusqu'au commissariat, uniquement parce que j'avais massacré le frère de Doug Swieteck. Je savais aussi que jamais mon père n'irait soudoyer le juge. Il se contenterait de me regarder et de me demander : « Qu'est-ce que tu as fait ? » tandis que je rejoindrais le couloir de la mort.

– Immédiatement, a dit Mme Baker.

Ça a été une longue marche pour rejoindre le bureau du principal. C'est toujours une longue marche pour rejoindre le bureau du principal. En plus, durant ces premières journées d'école, vos baskets ont le don de grincer sur le plancher ciré comme si vous les torturiez, et tous les élèves vous dévisagent quand vous longez leurs salles de classe, sachant pertinemment que vous allez voir M. Guareschi dans le bureau du principal et se réjouissant que ça soit vous et non eux.

Ce qui était le cas.

J'ai dû attendre devant sa porte. Me mettre la pression en constituait certainement l'objectif.

Depuis longtemps, M. Guareschi nourrissait l'ambition cachée de devenir le dictateur d'un petit pays. Danny Hupfer prétendait qu'il attendait que la CIA se débarrasse de Fidel Castro pour pouvoir l'envoyer à Cuba, que M. Guareschi aurait rebaptisé «Guareschiland». Meryl Lee disait qu'il visait probablement l'Europe de l'Est. C'était peut-être vrai. Mais toujours est-il qu'en attendant sa promotion il conservait le poste de principal du collègue Camillo et testait sur nous des techniques de dictateur d'un petit pays.

Quand j'ai fini par entrer, il était à son bureau, assis sur une chaise beaucoup plus haute que la mienne.

– Holling Hood, a-t-il dit.

Sa voix haut perchée était un rien perçante. C'était à se demander s'il n'avait pas passé son temps debout sur des balcons à hurler des discours, le tout avec une sono défaillante et devant une foule craintive, massée à ses pieds.

– Hoodhood, ai-je dit.

– Le formulaire que j'ai en main indique «Holling Hood».

– Mon acte de naissance indique «Holling Hoodhood».

M. Guareschi m'a décoché son sourire de principal.

– Ne partez pas du mauvais pied, Holling. Les formulaires sont indispensables à l'organisation de cette école, et les formulaires ne se trompent jamais, n'est-ce pas ?

Au cas où vous n'auriez pas saisi, c'était la mise en application d'une technique de dictateur d'un petit pays.

– Holling Hood, ai-je dit.

– Merci, a dit M. Guareschi.

Il a repris la lecture de son formulaire.

– Il y a quelque chose qui me perturbe, Holling. D'après ce formulaire, je vois que vous avez réussi vos épreuves de mathématiques en sixième, mais avec un niveau vraiment inférieur à la moyenne.

– Oui.

Bien sûr que j'avais réussi les maths en sixième. Même Doug Swieteck avait réussi les maths en sixième, et son niveau était vraiment inférieur à la moyenne.

M. Guareschi a saisi un morceau de papier posé sur son bureau.

– Mais j'ai reçu une note de Mme Baker qui se demande si vous n'auriez pas intérêt à suivre à nouveau ces cours.

– Suivre à nouveau les cours de maths de sixième ?
– Elle n'est peut-être pas sûre que vos capacités vous permettent de démarrer le programme de mathématiques de cinquième.

– Mais...

– Ne m'interrompez pas, Holling Hood. Mme Baker suggère que le mercredi après-midi, à 13 h 45, vous suiviez le cours de mathématiques de Mme Harknett.

Quelque part – oui, quelque part – existait sûrement un endroit où un élève de cinquième pourrait se réfugier et laisser les Mme Baker, les M. Guareschi et les collèges Camillo tellement loin qu'il en oublierait jusqu'à leur existence. Peut-être que c'était possible à bord de l'*Hispaniola* qui, la proue cinglant au vent, viendrait mouiller près d'une île tropicale, dont les montagnes seraient alternativement couvertes de palmiers et de vraies fleurs tropicales éclatantes.

Peut-être en Californie où, si j'arrivais à m'y rendre un jour, il y aurait fort à parier que je trouverais la vertu qu'il y a à posséder quelque chose.

Mais M. Guareschi a repris la lecture de son formulaire et a hoché la tête.

– D'après ce rapport, vous avez quand même

réussi vos épreuves de mathématiques en sixième, a-t-il dit en poursuivant sa lecture.

J'ai acquiescé. J'ai retenu ma respiration. Sans doute osais-je croire que même un dictateur d'un petit pays pouvait avoir un moment de gentillesse tout à fait inattendu.

– Mme Baker a une inquiétude légitime, semble-t-il, mais passer en classe supérieure, c'est passer en classe supérieure.

Je ne pipais mot, je ne voulais pas attirer le mauvais sort.

– Mieux vaut que vous restiez là où vous êtes pour le moment, a-t-il dit.

J'ai acquiescé de nouveau.

– Mais, a-t-il ajouté en se penchant vers moi, je vérifierai vos résultats, Holling Hood. Préparez-vous à tout changement si nécessaire.

Au cas où ça vous aurait à nouveau échappé, c'était encore la mise en application d'une technique typique d'un dictateur d'un petit pays : toujours vous déstabiliser.

M. Guareschi a gribouillé la note de Mme Baker. Il l'a pliée, puis a saisi une enveloppe dans son bureau. Tout en continuant à me regarder, il a glissé la note à l'intérieur, léché la languette et scellé le pli.

Il a écrit « Mme Baker » sur le dessus, avant de me le tendre.

– Remettez-lui ça, a-t-il dit. L’enveloppe a intérêt à être cachetée quand Mme Baker la récupérera. Je prendrai la peine de me renseigner à ce sujet.

J’ai donc pris l’enveloppe – cachetée – et l’ai apportée – cachetée – à Mme Baker. Elle l’a ouverte tandis que je regagnais ma place. Elle a lu ce que M. Guareschi avait écrit et a déposé délicatement la note dans le tiroir supérieur de son bureau. Puis elle m’a regardé.

– Regrettable.

Elle a prononcé ces quatre syllabes tout doucement.

Elle aurait pu sans doute faire l’analyse syntaxique de chacune de ces syllabes si elle l’avait souhaité.

Je l’ai surveillée attentivement le reste de la journée, mais rien, à aucun moment, n’a trahi ses intentions criminelles. Elle a gardé le même air, le visage aussi rigide que celui des statues du mont Rushmore*, y compris lorsque Doug Swieteck a cassé

* Les statues géantes du mont Rushmore, dans l’État américain du Dakota du Sud, représentent quatre des présidents américains (George Washington, Thomas Jefferson, Theodore Roosevelt et Abraham Lincoln) sculptés dans la paroi rocheuse.

son nouveau stylo et a répandu l'encre bleue toute fraîche sur son pupitre, que la carte du monde Rand McNally a dégringolé alors qu'elle tirait dessus ou quand M. Guareschi a déclaré durant les annonces de l'après-midi que le lieutenant Tybalt Baker allait bientôt partir au Vietnam avec la 101^e Division aéroportée, et que nous devons tous lui souhaiter bonne chance, en même temps que Mme Baker. Son visage est resté impassible.

C'est toujours le cas avec les gens qui manipulent quelque chose d'horrible.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM +

Jusqu'ici, tout va bien

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium+ poche
© 2016, l'école des loisirs, Paris,
pour la première édition en langue française
© 2007 by Gary D. Schmidt
Titre de l'édition originale : «The Wednesday Wars»
Published by special arrangement with Clarion Books,
a Houghton Mifflin Harcourt Publishing Company imprint (Boston, USA)
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : avril 2019

ISBN 978-2-211-30372-9